

BULLETINS

ET MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

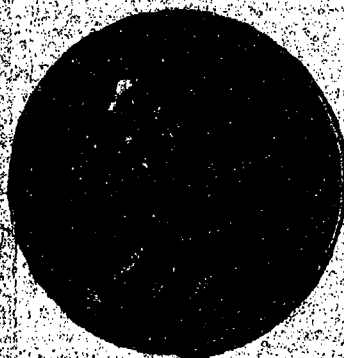


PARIS



17738

VI^e SÉRIE. — TOME PREMIER. — FASCICULE I^{er}.



PARIS-VI^e

A LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 15
ET CHEZ M. NERSON ET C^{ie}, LITHAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1910

sure ces rapports simples qui caractérisent le procédé mnémotechnique que le maître transmet à ses disciples. La statuaire apparaît plus spontanée; elle résulte de tâtonnements inconsciemment régis par l'imitation, tâtonnements précieux pour l'étude de la genèse de l'œuvre d'art qu'est une statue et des influences qui la régissent, telles que la tendance à exprimer les sentiments par les formes, à faire ressortir la gracilité spirituelle des archanges, et la joliesse du visage féminin.

Et la communauté des influences individuelles et sociales se révèle bien dans les rapports iconométriques, en l'absence même de toute codification artificielle qui, comme l'inutile « Poétique » de Boileau ou le prétentieux « Dictionnaire de l'Académie française », ne font que relater pompeusement des usages.

M. Laran a réussi, en utilisant la distribution des mesures suivant la méthode de Quételet, à mettre en évidence des groupements, caractérisés par leur homogénéité suivant la courbe binomiale, groupement de statues d'un même artiste, d'une même école, d'une même époque, d'une même signification iconographique et monumentale. Sur un même monument, deux statues de deux artistes sont plus différentes que deux statues d'un même artiste sur deux monuments éloignés. De même pour les écoles différentes.

On voit immédiatement l'importance archéologique de ces mesures; mais en outre on ne peut passer sous silence leur importance ethnographique. M. Laran a nettement mis en évidence en certains cas une imitation byzantine dans des statues romanes.

Lorsqu'on se trouve en présence d'une statuaire déterminée, il est bien certain que l'emploi des méthodes iconométriques permettra, par comparaison avec diverses statues antérieures ou contemporaines, de découvrir si l'origine de l'art était bien autochtone ou s'il s'agissait d'une importation étrangère, et de préciser le point de départ de cette importation. Aussi est-il vivement à souhaiter que des chercheurs appliquent et développent ces méthodes iconométriques qui ouvrent à la recherche scientifique des voies nombreuses et importantes, comme le montre l'excellent travail de M. J. Laran.

LA MISSION DE LACOSTE DANS LA MONGOLIE SEPTENTRIONALE

PAR M. LE D^r BERTAUD DU CHAZAUD
médecin de la marine attaché à la mission.

Cette première communication que j'ai l'honneur de faire à la Société d'Anthropologie, est la simple relation du voyage que vient de faire, en Mongolie septentrionale, M. le commandant de Lacoste; elle servira d'introduction à la relation ultérieure de nos observations anthropologiques.

Ayant eu la bonne fortune d'accompagner le commandant dans sa mission, j'étais chargé de rapporter au Muséum des échantillons d'his-

toire naturelle, des roches, des plantes, des insectes, des oiseaux. Mais il m'a été possible aussi, en ma qualité de médecin, de voir de près et de soigner ces Mongols, dont nous traversons le pays, de prendre au milieu d'eux quelques renseignements ethnographiques.

Ce sont ces notes, que je voudrais résumer ici. Prises au hasard des choses vues et entendues, écrites le soir à l'étape, quand le froid n'était pas trop violent, elles ont été rédigées sans beaucoup de méthode, mais à défaut d'autre mérite, elles auront au moins celui de la sincérité.

C'est au mois de janvier 1909, que M. de Lacoste me fit part de ses projets. J'acceptais aussitôt de l'accompagner et le ministre de la marine voulut bien m'accorder un congé d'un an. En hâte j'arrivais à Paris et six semaines après, dans les premiers jours de février, nous prenions ensemble le Nord-Express, qui devait nous conduire à Moscou.

Là devait nous rejoindre M. Zableha, notre interprète. Sa grande habitude du pays russe nous a rendu de grands services; grâce à lui, nos dernières emplettes ont été vite achevées, et deux jours après son arrivée nous quittons Moscou.

Nous n'avons fait que traverser la Sibérie. Un wagon du Transibérien nous a conduit tout d'abord jusqu'à Werkhne-Oudinsk, un peu au-delà du lac Baïkal et enfin, un bateau à roue, qui remontait avec une sage lenteur les eaux rapides de la Selenga nous a permis d'arriver sans trop de difficulté jusqu'à Kiakhta, la frontière russo-chinoise.

Trois cents kilomètres nous séparaient encore d'Ourga, nous les avons faits en tarentasses, voitures russes peu confortables, mais attelées d'excellents chevaux, qui ont enlevé cette distance en cinq jours.

Nous arrivions, enfin, à pied d'œuvre dans la principale ville de la Mongolie : Ourga est, en effet, une grande ville, non par l'aspect de ses rues étroites et sordides, de ses immenses places, arides comme des champs de manœuvres, ni par ses édifices, mais bien par le nombre de ses habitants.

Elle en compte près de 40.000, et un plus grand nombre encore au mois de juillet à l'époque du Sam, fête de Maïdari, divinité la plus populaire des Bouddhistes-Lamaïstes. Ourga se transforme alors en un immense campement qui abrite plus de 100.000 pèlerins.

C'est qu'Ourga — Kouré pour les Mongols — est en effet la ville sainte où réside le « Dieu vivant ». C'est aussi la ville des plus grands monastères, celle qui compte le plus de Lamas.

On les rencontre sans cesse dans les rues, vêtus de robes rouges et de manteaux jaunes. A la fois prêtres et médecins, ils passent leur journée à invoquer Dieu, à faire des prières pour leurs malades et vivent d'aumônes. Ils sont choisis parmi les aînés des familles et font vœu de célibat.

Les Russes sont peu nombreux. Trois cents familles environ. Ils s'occupent tous de commerce. Les Chinois sont, au contraire, en très grand nombre, près de 20.000. Tous négociants, ils achètent aux Mongols des moutons, de la laine, des peaux de lagomys et de renard, leur vendent avec le thé les objets usuels qui leur sont nécessaires.

Et j'aurai terminé la longue énumération des habitants d'Ourga, quand j'aurai parlé des chiens rogneux et méchants, qui dans les rues errent de toutes parts, à la recherche des ordures et des cadavres. La nuit, la ville leur appartient, au point que personne n'ose sortir.

Ce sont alors des cris et des batailles, et un vacarme tel qu'Ourga ne saurait rien envier à la plus brillante ville d'Europe.

Nous sommes restés un mois à Ourga et c'est là que j'ai commencé mes premières collections, pris mes premières notes.

Mais ma principale occupation était de mesurer les pauvres Mongols de la tête aux pieds, la tête surtout. Ceci n'a pas été sans difficulté, car tous sont superstitieux, et je craignais, avec raison du reste, qu'ils ne soient effrayés par mes instruments.

Il a fallu, tout d'abord, me contenter des malades, simples galeux pour la plupart, qui venaient me voir. Ces malades ont amené leurs amis et, petit à petit, mes connaissances sont devenues très nombreuses, surtout parmi les jeunes lamas.

Grâce aux médicaments que je distribuais aux uns, aux cadeaux de quelques kopecks, de boutons dorés et de bagues, que je faisais aux autres, j'ai pu prendre, sur plus de 80 Mongols, des mesures anthropométriques des plus complètes et soulager aussi, je l'espère, un assez grand nombre de malades.

Ces consultations avaient lieu l'après-midi, le matin, je montais à cheval. Or, le hasard de mes promenades aux environs d'Ourga m'a conduit un jour sur le Tolgoït, la montagne qui s'élève au nord des monastères de Khandague. C'est là, je l'ai su depuis, que les Mongols apportaient leurs morts. Ils ne les enterrent pas, en effet, et se contentent de les déposer sur le sol, à peu de distance de la ville, à 500 mètres environ des dernières maisons.

Les chiens et les oiseaux en font leur profit, il en résulte de superbes squelettes et de magnifiques crânes. Je n'avais que l'embarras du choix ; j'ai pu ce jour même en ramasser plusieurs et les jours suivants continuer ma récolte.

C'est dans les premiers jours de juin que nous quittons Ourga. Douze chameaux portaient nos bagages et nos tentes. Grâce à la complaisance du consul de Russie, nous avons pu nous procurer un interprète mongol, deux caravaniers, deux domestiques et un guide.

Nous étions tous montés sur des petits chevaux mongols, qui d'étapes en étapes, 20 ou 25 verstes plus loin chaque jour — et cela pendant six mois — devaient nous conduire jusqu'à l'autre extrémité de la Mongolie, au-delà des monts Altaï.

Notre but était de traverser toute la Mongolie, de l'est à l'ouest, en passant par Karakorum, Ouliassoutai et Kobdo, en évitant le plus possible le chemin des caravanes, en recherchant les plaines les plus habitées, les chaînes montagneuses les moins connues.

C'est la vallée de la Tola que nous avons d'abord suivie, puis celle de l'Orkhon, Nous sommes restés quelques jours sur les bords de cette

rivière pour visiter le grand monastère d'Erden-Dzou. Habité par de très nombreux lamas, ce monastère est un lieu de pèlerinage renommé et un grand centre de propagation religieuse.

C'est aussi dans la vallée de l'Orkhon que se trouvent les ruines célèbres de Karakorum. Ancienne capitale des grands empereurs mongols, elle avait été bâtie en 1235 par Djagataï, le fils de Gengis Khan. Complètement détruite peu après par Khoubilai, un prétendant, elle ne fut relevée de ses ruines que vers le xiv^e siècle, mais ne reprit jamais ses splendeurs d'antan.

Ces ruines que les Mongols appellent Kara-Balgassoune, mais dont ils ignorent eux-mêmes l'histoire, sont peu importantes.

Elles forment un large quadrilatère qu'entouraient jadis des murailles de briques, maintenant effondrées. Leur hauteur est encore de quatre à cinq mètres. A l'intérieur, presque tout a disparu, seul se dresse près de la muraille du nord, un pan de mur, haut encore de vingt mètres, et qui, sans doute, devait être le donjon de la forteresse mongole.

Le surlendemain, nous plantons notre tente à Koscho-Tsaïdam. Là encore se trouvent des ruines : ville ou palais, ancienne résidence des empereurs Turcs ; mais la terre a presque tout enseveli et il ne reste plus trace d'édifice. Deux stèles de marbre gris, de nombreuses statues d'empereurs et de généraux illustres sont les seuls vestiges de l'ancienne splendeur de ces lieux.

En quittant le plateau aride de Koscho-Tsaïdam, nous abandonnions le cours de l'Orkhon, pour continuer notre route vers l'ouest, jusqu'à Saïdavane, petit monastère habité par de nombreux lamas et qui est en même temps la résidence des fonctionnaires du district et un relai de poste important sur la grande route d'Ourga à Ouliassontai.

Poursuivant ensuite notre route à grandes étapes, nous sommes allés reconnaître les sources de la Selenga, la plus grande rivière de la Mongolie septentrionale, source fictive du reste, puisque cette rivière est constituée par la réunion de l'Eder et du Morin-Gol.

Peu de jours après nous plantons notre tente sur les bords du Sanguine-Dalaï-Nor, grand lac salé de 50 à 60 verstes de longueur.

Enfin, après deux longues semaines à travers ce pays désolé, aride, sans arbres et presque sans habitants, nous arrivons à Ouliassontai. Il y avait trois mois que nous avions quitté Ourga.

Oulianontai est une toute petite ville, elle ne doit son importance qu'à la résidence du vice-roi de Mongolie et du gouverneur militaire des troupes chinoises. C'est là, en effet, que résident ces hauts fonctionnaires mandchous, au milieu d'un camp militaire, dont les hautes murailles de pisé, aux couleurs fauves, ont un aspect presque imposant. La ville de commerce a planté un peu plus loin — 2 kilomètres plus à l'est — ses pagodes et ses boutiques de marchands. Elle se compose d'une unique rue fort étroite, où viennent aboutir à angle droit, cinq à six ruelles. Les boutiques des nombreux marchands chinois, de quelques russes, se pressent dans la rue principale,

partout ailleurs, on ne voit que les hautes palissades de mélèzes, limitant les cours, où de rares Mongols ont planté leurs tentes.

Nous ne sommes restés que huit jours à Oullassontai. Le 3 septembre notre caravane se remettait en route. Nous allions vers Kobdo, en suivant le Dzaphting-Gol, belle et superbe rivière qui coule au milieu des dunes de sable, mais dont la vallée aride et presque déserte ne possède qu'une herbe rare et courte, insuffisante même pour nourrir les caravanes. Nos chevaux souffraient réellement et perdaient leurs forces. Le 12 septembre, à une étape plus longue, fort pénible au milieu d'un sable trop meuble, trois d'entre eux ont refusé d'avancer, et il a fallu les abandonner à leur malheureux sort.

Après 25 jours de route dans cette région désolée qui fait communiquer le désert de Gobi avec le désert de l'Oubsa-Nor, et qui elle-même est un vrai désert, nous arrivions sur les bords des grands lacs de Dourga-Nor et de Kara-Oussou-Nor.

Nous n'étions plus qu'à deux étapes de Kobdo, nous y sommes arrivés le 23 septembre.

Planté au milieu d'une immense plaine, Kobdo, tout au contraire d'Oullassontai, a un aspect souriant et coquet, car avec ses grands arbres, ses jardins bien tenus, ses maisons propres, cette petite ville ressemble tout à fait à une oasis.

Une belle et large rue la partage en deux. Elle conduit d'un côté à la forteresse chinoise, elle aboutit de l'autre à une très élégante pagode.

Kobdo est presque exclusivement habité par des marchands chinois et des ouvriers sartes venus de Dzoungarie. Les Mongols, représentés ici par les Ouriankhais et les Eleutes y sont en très petit nombre et comme toujours habitent des yourtes, en dehors de la ville.

Il existe aussi une colonie russe, mais qui n'habite Kobdo que pendant six mois. Ce sont des Sibériens des environs de Bisk. Ils viennent acheter de la laine et repartent en octobre avec leurs achats souvent importants.

De Kobdo nous devions à travers les montagnes de l'Altai rejoindre Bouloun-Tochoï et de là Zaïssansk, la frontière russe, mais les renseignements qui, de toutes parts nous arrivaient, étaient des plus mauvais. La neige déjà tombée en abondance sur les hauts sommets de l'Altai, rendaient les cols inaccessibles, les routes impraticables et de plus les Mongols refusaient de nous suivre, prétextant que l'hiver était trop avancé.

Pour toutes ces raisons et surtout pour ne pas compromettre le sort de nos collections, amassées avec peine, M. le commandant de Lacoste se décida à changer son itinéraire, et à rejoindre la frontière russe par un chemin plus direct.

Il nous restait à faire 450 verstes que nous n'avons franchies du reste qu'avec peine. Dès les premiers jours, les étapes ont été longues et pénibles. Trente-cinq verstes au moins, séparaient chaque point d'eau et la route, au milieu des montagnes rocheuses, était fort ardue.

Le vent, qui soufflait avec violence, rendait la marche difficile et la neige ne cessait de tomber. De plus la température diminuait de façon

sensible : le maximum de la journée était à peine de 5 à 7 degrés au-dessous de zéro; la nuit, le thermomètre descendait jusqu'à 25°, quelquefois même jusqu'à 29° : température peu agréable quand on couche sous la tente.

Enfin, le 26 octobre, nous franchissions le col de Tachento, col de 2.800 mètres, tout voisin de la frontière sibérienne. Deux jours après, nous étions à Kache-Agatche.

Notre voyage était terminé, il nous restait 800 kilomètres à faire pour arriver à Novo-Nikolaïewsk, la plus proche station du transsibérien, mais la neige, tombée en abondance, rendait la route excellente, les communications faciles.

Nous avons changé nos chameaux et nos chevaux contre des traîneaux et les superbes troïkas des paysans sibériens nous ont permis de franchir cette distance en moins de quinze jours.

Le 20 novembre, notre vie au grand air prenait fin avec un wagon confortable du Transsibérien. Huit jours plus tard, nous arrivions à Moscou et peu après à Paris.

Discussion.

M. DENIKER. — Notre collègue ne doit pas ignorer le proverbe mongol-kalmouk qui dit :

Tchikhin khoudoulitchi, nuden unutchi

c'est-à-dire textuellement : « les oreilles sont trompeuses, les yeux sont véridiques ». Si l'on veut faire abstraction de la concision habituelle de la phrase mongole, le proverbe pourrait se traduire librement ainsi : « il vaut mieux voir de ses yeux que d'écouter ce que l'on vous dit ».

Toujours est-il que le Dr du Chazaud s'est conformé à cette sage prescription, car il ne nous a raconté que ce qu'il a vu, et cela nous a permis de constater, malgré les nombreuses descriptions déjà existantes des Mongols, à commencer par cette admirable monographie de Pallos, publiée il y a plus d'un siècle, plusieurs faits nouveaux. Un de ces faits, c'est la disparition rapide des traits nationaux des Mongols, autrement dit leur assimilation aux Chinois. Le costume, les outils, les armes, commencent à ressembler à ceux des Chinois; aussi la vie matérielle des Mongols offre-t-elle moins d'intérêt aujourd'hui, que leur vie psychique qui se manifeste surtout dans les pratiques religieuses-magiques et dans le folklore. Aussi il est bon de rappeler que l'attention des mongolisants actuels, parmi lesquels il faut mettre en première ligne MM. Roudnef, Kottritch, Ramstedt et Lauper se porte de ce côté. L'étude de la langue mongole, si délaissée aujourd'hui en France, ne peut qu'y gagner en intérêt.

ZABOROWSKI. — Je voudrais poser deux petites questions à M. du Chazaud. Il a parcouru dans son voyage une région particulièrement intéressante. C'est la vallée de l'Orkhon. Des inscriptions anciennes ont été découvertes dans cette région, notamment par des savants finlandais. En caractères dits de l'épigraphie Orkhon, leur écriture a été reconnue par Douner pour dérivée de l'alphabet oramissen en usage en Asie centrale sous les Arsacides. Comme certaines de ces inscriptions sont accompagnées d'une traduction Ouïgour et même d'une

double traduction Ouïgour et Chinoise, on a pu savoir en quelle langues elles étaient. Le professeur danois Thomsen a reconnu le vieux turc dans les textes en caractères de l'énisséï-Orkhon. Et la traduction qu'a pu faire de quelques-uns M. Vambery, l'homme le plus compétent en tout ce qui concerne les Turcs, a fini par nous convaincre que la vallée de l'Orkhon a été le centre originaire des peuples turcs. Est-ce que la mission dont a fait partie M. du Chazaud ne s'est pas préoccupée de trouver quelques-uns de ces vieux textes d'une importance si grande ?

Une question très accessoire de celle-ci est la suivante : Nous savons que le sarrasin entrait dans l'alimentation des vieux Turcs. Son nom de *blé de Turquie* quoiqu'inexact, a sa raison d'être, car il a précisément pour patrie la Mongolie, et cette région de l'Orkhon d'où sont venus les Turcs. Or, parmi les objets d'alimentation des Mongols que vient d'énumérer M. du Chazaud, je vois la farine d'orge mais pas de sarrasin. Le sarrasin ne se trouve-t-il plus cultivé dans son pays d'origine ?

Je crois le corail que portent en bijoux les femmes mongoles originaire de l'Inde.

Quant à l'état mental et social actuel des Mongols qui ne rappelle presque en rien la puissante énergie et l'audace des Mongols d'autrefois, c'est moins à la civilisation chinoise qui modifie aujourd'hui leurs mœurs, qu'à l'influence du bouddhisme qu'il est dû. C'est le bouddhisme qui a amorti la barbarie, éteint l'originalité de la race.
